



NO FUTUR

FORMATION

POLE E.V.A

D.U 2021



P R A T I Q U E S P O E T I Q U E S & U R B A I N E S

FILIA T I O N S C R I T I Q U E S
de la VILLE CONTEMPORAINE

CONSTRUIRE
ECO RESPONSABLE

ERIC MILLE

INTRO

p 06

DIGRESSION I

p 11

EXCURSION DADAÏSTE

DIGRESSION II

p 15

EXPERIENCE SURREALISTE

DIGRESSION III

p 23

**LA DÉRIVE LETTRISTE ET
SITUATIONNISTE**

SOMMAIRE

DIGRESSION IV

p 31

**LE COLLECTIF STALKER ET
LA PROMENADOLOGIE**

FILATION PARALLELE V

p 35

**LA REVOLUTION URBAINE
HENRI LEFEBVRE**

FILATION PARALLELE VI

p 41

DE BOOKCHIN AUX ZAD

CONCLUSION

p 47



INTRO



**IL N'Y A PAS DE
VIE VALABLE
SANS
PROJECTION
SUR L'AVENIR**

Il n'y a pas de vie valable sans projection sur l'avenir, sans promesse de murissement et de progrès. Vivre contre un mur, c'est la vie des chiens.

Le siècle de la peur, extrait d'un texte tiré de Combat, Albert Camus 1948

La critique de la société de consommation n'est elle pas la genèse d'une pensée éco-responsable? Comment des mouvements avant-gardistes subversifs et engagés sont-ils précurseurs d'un idéal de société tourné vers l'Eco-responsabilité et d'une prise de conscience environnementale dans la Société actuelle?

Les mouvements marginaux d'hier sont ils utopiques ou visionnaires ?

Les plus belles idées ne se fondent-elles pas de l'imaginaire, d'une réflexion plus humaniste, universaliste et originale.

Comment ces idées « antisystème » deviennent elles presque convenables, acceptables et nécessaires?

On dit de l'expression **No Futur** du mouvement *Punk* anglais des années 1970, **pas d'avenir**, mais ne révélerait-elle pas tout le contraire ?

Expression d'une culture qui par son ouverture d'esprit, a fait perdurer la résistance artistique contre l'ordre établi.

Je crois que cette expérience de vie détonne encore sur notre avenir, et n'est que le cheminement d'expérimentations antérieures. A nous de reprendre modèle de ces avant-gardistes pour explorer notre avenir.

Retenir ce slogan est le symbole même de la culture de l'urgence : s'affranchir des désillusions du passé, recréer un monde nouveau, alternatif : notre Futur.

Futur's Not dead. Et dire que tout est encore possible, tout à repenser, tout à reconstruire.

Il serait utile de se remémorer l'esprit libertaire qui guidait certains courants poétiques, artistiques et philosophiques du XXème siècle pour leur implication dans une réflexion directe sur l'urbanité et ses dérives.

En apportant un regard différent, alternatif parfois naïf sur la ville, ils ont ainsi fait une critique de la société industrielle, post-industrielle et de consommation en perpétuelle reproduction, ce qui est in fine l'origine de nos maux subis dans nos villes aujourd'hui.

Ces cheminements certes utopiques ont pourtant une répercussion implicite sur la rationalité de notre pensée alternative Eco-responsable actuelle.

Pourquoi vous parler de **No Futur** alors ? Parce que c'est une façon de vous interpeller sur les mouvements prétendus marginaux qui prennent racine dans l'idéologie de la Contre-culture. Leurs pensées ont profondément à nous enseigner sur une manière différente d'explorer la société sous entendue la ville et d'écrire sur notre avenir.

Contre ceux qui ne les voit que comme chaos, désordre et individualisme, je vais tenter d'en extraire les bases positives.

D'une vision anticonformiste, contestataire d'une société toujours plus libérale et une critique éclairée de l'ordre établi, nombreux de ses caractères « philosophiques » ont été inspirés par des mouvements antérieurs, qui d'ores et déjà venaient à penser de l'importance de se démarquer du capitalisme, et d'une société de consommation.

Cette notion retentit d'autant plus aujourd'hui face à la crise environnementale et sociale qui accable nos sociétés occidentales.

A travers un récit non exhaustif, (le cadre d'un mémoire ne suffirait pas, tant le sujet est vaste), je vais raconter à travers des digressions comment le cheminement de certains penseurs du début du XXème siècle à nos jours dits subversifs souvent controversé, parfois utopistes sont finalement à l'origine d'une vision d'une société tournée vers l'Eco-responsabilité.

Alors Comment pourrait on envisager l'architecture ou l'urbanisme sans parler de sensible, de la sensation, des sens.

Ne plus appréhender l'Homme dans l'espace comme un simple usager mais comme un habitant, vivant dans un territoire sensitif. Le lieu dans lequel il évolue est lui aussi vivant. Il l'entoure autant que l'Homme l'arpente.

Pourquoi envisager le projet architectural comme un simple objet et ne pas considérer tous les éléments vivants qui gravitent autour. Nous sommes des constructeurs non pas de lieux figés mais d'un équilibre entre toutes ces entités. (Lieu, histoire, topographie, sociologie, temporalité, identité...).

Le site est vivant autant que les êtres émotifs, qui le traversent. L'Homme a besoin de vivre en son milieu et ne pas le subir. Créons des espaces qui intègrent le plaisir, le jeu, le rêve à contraire du tout usager, cher à nos fonctionnalistes.

En premier lieu je voudrais vous interpeler sur la place de l'homme dans son espace vécu. Depuis des millénaires, l'homme n'a cessé de se déplacer. La marche s'exerce dans un milieu résultant d'un vécu parfois de manière hostile ou en totale harmonie.

Le déplacement est fondateur de notre Civilisation. Dès lors, prendre en considération « l'Etre Nomade » et « l'Etre Sédentaire », comme deux formes de vie distincte ou duale réduit considérablement la perception réelle du lien qui existe entre la Nature et l'Humanité. L'interdépendance de ses deux modes de vie marque avant toute chose l'acte de mobilité et d'immobilité. L'Homme marche, se déplace entre l'espace formé de plein et de vide, mais aussi à travers la forme symbolique de ce qui l'entoure. Comment pourrait on faire abstraction de la notion de sensibilité, d'émotivité si l'on ne considère pas cette notion dans nos projets ?

C'est bien ce qui nous différencie de l'objet inanimé, nous sommes des êtres vivants.

Cet aspect semble enfin prendre naissance dans les projets de nos architectes contemporains et il me paraît nécessaire de rappeler comme des penseurs du XXème Siècle qui ont abordé ce sujet. Nous font prendre conscience de l'importance du déplacement physique et de ce qu'il induit dans notre psychique et dans notre vie quotidienne.

La psychologie, la poésie, l'imaginaire sont des fondamentaux d'une architecture qui prend en compte le Bien-Etre.

Alors pourquoi parler de la déambulation pour parler d'Eco-responsabilité ? parce qu'elle est la genèse même de notre réflexion entre l'homme et son environnement.

Je marche, donc je sens, je perçois, j'éprouve.

C'est en marchant que l'Homme a commencé à construire le paysage naturel qui l'entourait. C'est en marchant qu'au siècle dernier, on a formé les catégories avec lesquelles interpréter les paysages urbains autour de nous.

Walkscapes, Francesco Carreri, 2002

On forme avec notre territoire l'**espace anthropique**.

Trop d'architectes du XXème Siècle ont mis dans leur planification urbaine, le flux, l'usage comme unique pratique raisonnable du projet architectural. Il faut remettre l'humain au cœur des préoccupations. Il est urgent de réapprendre à être, à vivre, à voir, à marcher et à construire nos villes occidentales contemporaines.

Les artistes, les philosophes ne sont ils pas finalement les premiers à pouvoir interpréter l'espace avec une vision poétique ? C'est à eux que je m'en remets pour traiter de mon sujet.

Je voudrais vous faire part de cette citation introduisant l'ouvrage *La poétique de l'espace*, de *Gaston Bachelard*, ou nous pourrions aisément remplacer le mot de philosophie par architecture.

Un architecte (philosophe) qui a formé toute sa pensée en s'attachant aux thèmes fondamentaux de l'architecture (philosophie) des sciences, qui a suivi, aussi nettement qu'il a pu, l'axe du rationalisme actif, l'acte du rationalisme croissant de la science contemporaine, doit oublier son savoir, rompre avec toutes ses habitudes de recherches architecturales (philosophiques) s'il veut étudier les problèmes posés par l'imaginaire poétique.

La poétique de l'espace, Gaston Bachelard, 1957

Je vous invite d'ailleurs à relire entièrement cette introduction qui devrait être en nos mémoires à tout moment dans nos créations architecturales.

C'est donc au cours de mes déambulations et de mes lectures sur la pratique de l'urbanité que je me suis rendu compte que certaines approches théoriques et artistiques des mouvements du XIXème Siècle se sont confrontées à la problématique de la ville post-industrielle et de ces dérives.

Je vais appréhender ce sujet à travers une série de digressions comme un voyage, chronologique, physique, et émotionnel :

-Poésie et déambulation seront le cœur de mon investigation.

-L'Homme et la ville, les acteurs principaux.

Par une approche sensible de la ville objet, dite insensible, figée :

-Aborder le mouvement, la marche, l'invisible.

-L'envie d'arpenter le territoire dans lequel on évolue, comme une réponse à la reconnaissance de notre espace vécu et pour y vivre en harmonie.

-Redéfinir l'équilibre entre l'homme et son milieu.

-Retrouver le cheminement, cher à nos voyageurs, nos déambulateurs, qui traitent avant tout de la ville, de notre urbanité, qui aujourd'hui semblent être au cœur de notre préoccupation et réflexion sur l'avenir du monde puisque la majorité de la population mondiale vit et vivra dans la Cité.

SOUSCRIVEZ

DADA SOULÈVE TOUT

DADA

LE SEUL EMPRUNT QUI NE RAPPORTE RIEN

JAMAIS JAMRIS JAMAIS

DADA ne parle pas. DADA n'a que à dire tout. DADA a toujours

LE MINISTÈRE EST RENVERSE. PAR QUI? PAR DADA

Le futuriste est mort. De quoi? De DADA

Une jeune fille se suicide. A cause de quel? De DADA

On s'habille sans regarder. Qui s'habille? DADA

On veut marcher sur les pieds. Qui? DADA

Il y a une amie des filles s'adresse aux vieilles

Il y a une amie des hommes s'adresse aux jeunes

Il y a une amie des enfants s'adresse aux adultes

Il y a une amie des adultes s'adresse aux enfants

Il y a une amie des enfants s'adresse aux adultes

Il y a une amie des adultes s'adresse aux enfants

C'EST DADA QUI COMMENCE A VOUS PARLER



Excursions & visites

DADA

DISTRIBUTION DE BAS DE SOUS-VERRE

DU PAUVRE SOYEZ SALE

DADA

1^{ère} VISITE:

Eglise
Saint Julien le Pauvre

UN CULTE NOUVEAU

PROCHAINES VISITES:

- Musée de Louvre
- Butteaux Champs
- Gare Saint-Lazare
- Mont du Petit Chatelet
- Canal de Saint-Denis
- etc.

JEUDI 14 AVRIL A 3 h.

RENDEZ-VOUS DANS LE JARDIN DE L'ÉGLISE

Rue Saint Julien le Pauvre — (Métro Saint-Michel et Créteil)

COURSES PÉDESTRES DANS LE JARDIN

Les dadaïstes de passage à Paris, voulant remédier à l'incompétence des guides et de cicerones suspects, ont décidé d'entreprendre une série de visites individuelles et particulières à ceux qui n'ont pas de raison d'exister. C'est à tort qu'on insiste sur le caractère (Lecteur danson de Sully), l'intérêt historique (Mont de la Vierge, le séminaire de la Morgue) — La partie n'est pas égale. C'est agité. On dira par là cette première visite prendre compte de l'usage du mot, des destructions possibles de la nécessité de poursuivre l'action que vous tiendrez à accomplir.

CRATIX

LAVEZ VOS SEINS
COMME VOS GANTS





DIGRESSION |

EXCURSIONS

DADAÏSTES

Je voudrais vous rapporter l' expérience Dadaïste comme genèse d'un réapprentissage de la pratique sensible de la ville.

Ce mouvement intellectuel, littéraire et artistique qui sera actif entre 1916 et 1924, se caractérise par une remise en cause de toutes conventions et contraintes idéologiques, esthétiques et politiques. Proche des mouvements radicaux socialistes et anarchistes, il aura une renommée internationale, et prendra naissance à Berlin puis s'installera à Zurich, au **Cabaret Voltaire**, nommé ainsi par analogie à l'aversion pour la religion qu'avait cet écrivain philosophe.

C'est donc le 14 avril 1921, que quelques artistes illuminés et éclairés, membres du mouvement dadaïste décident de prendre le chemin d'une excursion improbable, impromptue et manifeste. Ils se donnent rendez vous à l'Eglise Saint Julien du Pauvre à Paris à trois heures de l'après midi, sous une pluie battante.

Cet acte délibéré dénué de sens et revendiqué comme tel, inaugure ainsi la première visite urbaine d'un lieu banal dans la ville. On peut lire leur tract comme une performance, pour comprendre ce qu'ils tentent de dénoncer.

« Les dadaïstes de passage à Paris voulant remédier à l'incompétence de guides et de cicerones suspects, ont décidé d'entreprendre une série de visites à des endroits choisis, en particulier à ceux qui ont vraiment pas de raison d'exister, - C'est à tort qu'on insiste sur le pittoresque (Lycée Janson de Sailly), l'intérêt historique (Mont Blanc) et la valeur sentimentale (La Morgue). - La partie n'est pas perdue mais il faut agir vite. - Prendre part à cette première visite c'est se rendre compte du progrès humain, des destructions possibles et de la nécessité de poursuivre notre action que vous tiendrez à encourager par tous les moyens. »

Tract diffusé par le Mouvement Dada pour l'évènement, 1921

Ils avaient choisi d'explorer un lieu à l'abandon, un terrain vague, qui s'apparentait à une friche, pour brouiller les frontières de l'art et du banal, en remplaçant l'art dans la vie quotidienne.

Cette démarche artistique, nullement esthétique, même si les membres de ce mouvement se revendiquaient de l'anti-Art prenait déjà corps dans les écrits sur la ville de leurs prédécesseurs – tels les *flâneries* de Baudelaire¹ ou *les passages*² de Walter Benjamin. Mais leur portée au delà du récit littéraire prenait acte dans une démonstration physique et réelle mettant au cœur du projet l'in-situ, l'homme et le lieu.

On peut tout de même évoquer l'aspect poétique et révéler l'évidente similitude de l'esprit rebelle et novateur des promeneurs de Baudelaire, qui prenaient le contrepied d'une pratique de la ville moderne et de ces nouvelles formes économiques.

L'acte physique prédomine. L'action devient sujette et critique. Sa pratique se fait dans un espace réel, inconnu.

Cette action va à l'encontre de toute forme d'art traditionnel. Ce qui était pour eux la forme la plus proche d'une aliénation de la société à la bourgeoisie destructrice, qui réduisait l'homme à la simple définition de machine à produire, à mourir.

1. 2, cf. : bibliographie p.55

La peinture ou la littérature ne suffisaient plus à la représentation. Ils affichaient un mépris total envers les vieilleries du passé. Les artistes dada se voulaient irrespectueux, extravagants, et anti militaire.

De cette expression révolutionnaire, les dadaïstes voulaient aussi contester les modalités traditionnelles d'intervention urbaine, qui sont l'apanage des architectes et des urbanistes de leur époque.

Il faut rappeler que Paris était en pleine mutation avec les grands travaux dirigés par Hausmann, l'apparition des grands magasins.

Leurs actions avaient pour but de provoquer, d'amener le spectateur à réfléchir sur les fondements de la société qui naissait.

Le parcours urbain sera à l'opposé des récupérations commerciales de la promenade fabriquée des grands boulevards.

Tzara, un de ces membres actifs soutenait que « *Dada n'est pas du tout moderne* »¹ et qu'il était contre le futur. Les dadas se déclaraient négativistes:

Nous ne sommes pas assez naïf pour croire dans le progrès. Nous ne nous occupons, avec amusement, que de l'aujourd'hui. Nous voulons être des mystiques du détail, des taraudeurs et des clairvoyants, des anti-conceptionnistes.

-Manifeste Dada Littéraire -Tract publié en fév. 1915.

L'art n'était que prétexte à réfléchir sur les responsabilités futures, sur l'éthique et la portée sociale que l'homme allait entretenir avec son environnement et sa vie quotidienne.

Les dadas s'éloignaient de la pensée des constructivistes et des futuristes, qui exaltaient le monde moderne, les machines et la vitesse. Ils tiraient les leçons de l'après guerre et du cubisme. De **Le Corbusier** qui disait :

« Contre le décor de notre vie qui donne aux hommes de la civilisation machiniste les joies du cœur et de la santé ».²

Tzara opposait dans son *Manifeste Dada*³ qu' « **il nous reste après le carnage l'espoir d'une humanité purifiée. Ainsi naquit Dada, d'un besoin d'indépendance, de méfiance envers la communauté.** »

Cette aventure dadaïste s'épuisera par la détérioration des relations entre ces membres et de leurs actions de moins en moins enthousiasmantes. Mais on peut considérer que les Dadas auront eu la primauté d'inventer une nouvelle façon de penser et de pratiquer la ville. Un nouveau souffle de liberté qui allait bientôt être reprise par d'autres mouvements. Ils étaient visionnaires d'une société en devenir. Par des interventions physiques, écrites ou illustratives, sans conséquence et dénué de sens , ils fondaient les prémices d'un rejet de ce qu'il allait advenir : Une société de Non Sens.

1. Conférence sur Dada, Tristan Tzara, Congrès Weimar, 1922

2. Almanach d'architecture moderne, Paris, Coll. Esprit nouveau 1925 Fondation Le Corbusier

3. Sept Manifestes DADA, Tristan Tzara, 1918, Ed. Pauvert, mai 1978

LA RÉVOLUTION SURREALISTE



Nous sommes
à la veille
d'une

RÉVOLUTION

SURREALISME

Vous pouvez y
prendre part.

Le BUREAU
CENTRAL
DE RECHERCHES

SURREALISTES

15, Rue de Grenelle,
PARIS-7^e

est ouvert tous les jours de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2

LE PAYSAN DE PARIS

ARAGON

la vie qui n'appartient qu'à ceux qui n'en ont point l'expérience. C'est une science vivante qui s'engendre et suicide. Me appartient-il encore, j'ai déjà vingt-six ans, de participer à ce miracle ? Aurai-je longtemps le sentiment du merveilleux quotidien ? Je le vois qui se perd dans chaque homme, qui avance dans sa propre vie comme dans un chemin de mieux en mieux pavé, qui avance dans l'habitude du monde avec une aisance croissante, qui se défait progressivement du goût et de la perception de l'insolite. C'est ce que désirement, je ne pourrai jamais savoir.

LE PAYSAN
DE PARIS



DIGRESSION

II

EXPERIENCES

SURREALISTES

Les surréalistes, au contraire, des dadas décident de pousser la même thématique de la marche mais au-delà du territoire de la ville. Ils vont expérimenter la déambulation tout d'abord dans des lieux reculés de la campagne. Ils seront les premiers à donner une importance symbolique et esthétique aux espaces du vide. Leur concept de marche est élaboré sur le hasard et la sensibilité.

Le premier acte réunit Aragon, Breton, Morise et Vitrac dans une déambulation de plusieurs jours entre Blois et Momorantin.

Ce voyage pédestre qui ne se fera pas sans heurts, marquera le début du surréalisme, à travers le récit de André Breton écrit dès son retour : *Poisson soluble* qui sera fondateur du *Manifeste du surréalisme*, 1924

De la déambulation André Breton dira : « **Lâcher tout, Partez sur les routes !
....exploration aux confins de la vie éveillée et de la vie des rêves** »¹

Ces expériences se répéteront plus tard dans la ville mais avec celle qui est en marge.

Les surréalistes auront pour quête « **le merveilleux du quotidien** »², de sa banalité.

De l'absurdité de l'acte dada, ils veulent que leur démarche soit plus concrète.

Le but de ces exercices est de se confronter à ce qui ne se voit pas, ces espaces urbains qui ne sont pas considérés et encore moins pratiqués par le bourgeois. C est le lieu qui donne à se promener et non le contraire. Ils souhaitaient leur rendre une valeur liée à leur propre rêve. L'espace devenait lui même un personnage.

De cette action physique qui est avant tout mentale, l'espace est alors vu comme vivant, faisant appel à l'inconscient.

Avec l'avènement de la psychanalyse et des thèses Freudiennes, les surréalistes verront la potentialité d'une exploration de la zone inconsciente de la ville.

La marche comme moyen d'explorer et dévoiler les zones inconscientes de la ville, ces parties qui échappent au projet et qui constituent l'inexprimé et l'intraduisible des représentations traditionnelles.

Walscapes, La marche comme pratique esthétique, Francesco Careri, 2002

De cette pratique réelle et urbaine, ils se feront critiques de la ville bourgeoise parisienne en pleine mutation.

Le paysan de Paris de **Louis Aragon** (1924) en est l'un des textes emblématiques qui décrira le dépassement de l'homme dans la ville, à travers « *le vertige de la modernité* »³.

Laissant l'affect et la pulsion comme moteur de déambulation physique et poétique à l'instar de la ville institutionnelle et bourgeoise.

Aragon décrit le Paris moderne qui recèle tant de merveilles, le plus souvent cachées. Il faut être fin observateur pour déceler ses trésors, ses détails. Les lieux insolites et non monumentaux sont autant de pépites chères à notre conscience collective. Il dénonce les effets pervers d'une ville Haussmannienne grandissante qui se construit par idéologie rationaliste et autoritaire, en arpentant les boulevards, en décrivant les affiches placardées et les articles qui marquent la colère des commerçants face aux démolitions, et aux expropriations.

1. Les pas perdus, André Breton, Ed. Gallimard

2. Préface à une mythologie moderne, Le paysan de Paris, Louis Aragon

3. Le paysan de Paris, Louis Aragon (cf. biblio)

Il faut être libre pour vivre la ville, pour la comprendre. Chaque détail doit pouvoir déclencher en nous l'imaginaire, le sensible.

Aurai-je longtemps le sentiment du merveilleux quotidien ? Je le vois qui se perd dans chaque homme qui avance dans sa propre vie comme dans un chemin de mieux en mieux pavé, qui avance dans l'habitude du monde avec une aisance croissante, qui se défait progressivement du goût et de la perception de l'insolite. C'est ce que désespérément je ne pourrais jamais savoir.

Le paysan de Paris, Préface à une mythologie moderne, Louis Aragon, 1924

Le grand instinct américain, importé dans la capitale par un préfet du second Empire, qui tend à recouper au cordeau le plan de Paris, va bientôt rendre impossible le maintien de ces aquariums humains déjà morts à leur vie primitive, et qui méritent pourtant d'être regardés comme les recéleurs de plusieurs mythes modernes, car c'est aujourd'hui seulement que la pioche les menace, qu'ils sont effectivement devenus les sanctuaires d'un culte de l'éphémère, qu'ils sont devenus le paysage fantomatique des plaisirs et des professions maudites, incompréhensibles hier et que demain ne connaîtra jamais.

Le paysan de Paris, Le passage de l'Opéra, Louis Aragon, 1924

Les surréalistes s'intéressaient en particulier aux espaces vides de la ville ou de sa périphérie. Ce qui allaient à l'encontre du développement de l'urbanisme bourgeois. Ils voulaient dénoncer la modernité urbaine qui apparaissait. Ils prenaient position contre la machine, et la vitesse.

L'homme a délégué ses activités aux machines. Il s'est départi pour elle de la faculté de penser. Et elles pensent, les machines. Dans l'évolution de cette pensée, elles dépassent l'usage prévu....Il y a une tragédie moderne.

Le paysan de Paris, Le sentiment de la nature aux Buttes Chaumont, Louis Aragon, 1924

HABITER

TRAVAILLER

CIRCULER

Pour affirmer ce rejet de la modernité et leur esprit subversif et antisystème, on peut aussi évoquer ce qui les opposait au Purisme, autre courant d'avant-garde de cette même époque fondé par **Le Corbusier** et **Amedée Ozenfant** en 1919.

A travers leur revue, *L'esprit nouveau*, ce mouvement prône le primat de la réalité et des valeurs constructives, de la rationalité, de la technique et de l'organisation du travail. Les surréalistes en doutaient et en étaient à l'opposé.

Le Corbusier avançait à leur décharge de cesser de jouer aux artistes protestataires.

« Nous ne sommes plus à l'époque du dilettantisme, mais à une heure dure et épique, grave et violente, pressée et productive, féconde et économique. »

Le Corbusier, L'art décoratif d'aujourd'hui, 1925¹

Il met en avant le principe de l'utilité. Le surréalisme lui, rejetait l'*utilité immédiate* qui proscrit **tout mode de recherche de la vérité qui n'est pas conforme à l'usage.**²

« Sous prétexte de progrès, on est parvenu à bannir de l'esprit tout ce qui peut se taxer, à tort ou à raison, de superstition, de chimère. »

Manifeste du surréalisme, André Breton, 1924

Aragon surenchérisait en écrivant au sujet de cette même exposition des Arts déco de 1925:

« Tout se mesure à l'utile, l'emploi resplendit au moindre moellon, et si quelque souvenir au-delà de l'immédiat mensonge aux intempéries et à la destruction ramène ce lieu bâti aux proportions aujourd'hui lyriques de l'usine et du hangar, il est permis de se demander si ce n'est pas, pure convulsion du pragmatisme, une sorte de déification nécessaire du travail et de ses modes [...] et comme un sanglot du ciment armé, l'hystérie des matériaux dans leur adaptation aux conventions de l'homme, à ses calculs intéressés, à ses terreurs. »

Louis Aragon, Expo des arts déco, 1925.

Cette époque (où le sortir de la guerre) avait provoqué des ravages, ne faisait donc qu'aggraver la dualité de ces mouvements. Ainsi **Le Corbusier** déclarait dans son manifeste du rationalisme et de la fonctionnalité, *Vers une architecture* en 1923, la guerre comme *utile*. Elle avait ainsi ouvert le monde à la production industrielle, à la modernité radicale, au **Taylorisme** et il tendait ainsi l'appliquer à l'architecture.

Fernand Leger la qualifiait même de *guerre éducatrice*.

Le besoin de reconstruction avait comme modèle et fascination l'Amérique rationaliste de Ford. Les standards, la machine à habiter, la planification urbaine, le design et l'architecture en série allaient à l'encontre de l'onirisme des consciences chères aux surréalistes, et décrit dans le texte d'**Aragon**, *Le paysan de Paris*.

1. L'art décoratif d'aujourd'hui, Le Corbusier, , 1925, Ed. Champs Flammarion, 1996.

2. Légitime défense, La Révolution surréaliste André Breton, 1926

Le Corbusier vantait l'Elite comme seul à comprendre les enjeux sociétaux de l'époque. Pour lui, L'Ordre est fondamental à l'avènement de notre société moderne. L'autoritarisme, le productivisme est le seul à pouvoir construire la ville contemporaine, (*La ville contemporaine pour trois millions d habitants*, 1922)¹.

La ville est hiérarchisée avec son centre d'affaire, cernée d'habitation, puis tout autour le cercle de l'industrie et les quartiers ouvriers. La conception de la ville est donc construite sur la seule fonctionnalité qui aujourd'hui semble être encore un des problèmes majeurs de notre société.

On peut imaginer l'antagonisme de ce courant de pensées élitistes avec l'idéal anarchique surréaliste, hérité des **Dadas**, et leur perception de la ville.

A travers des récits le plus souvent oniriques sur la déambulation hasardeuse, on peut aussi lire un témoignage historique de la ville et de son artificialisation de plus en plus évidente.

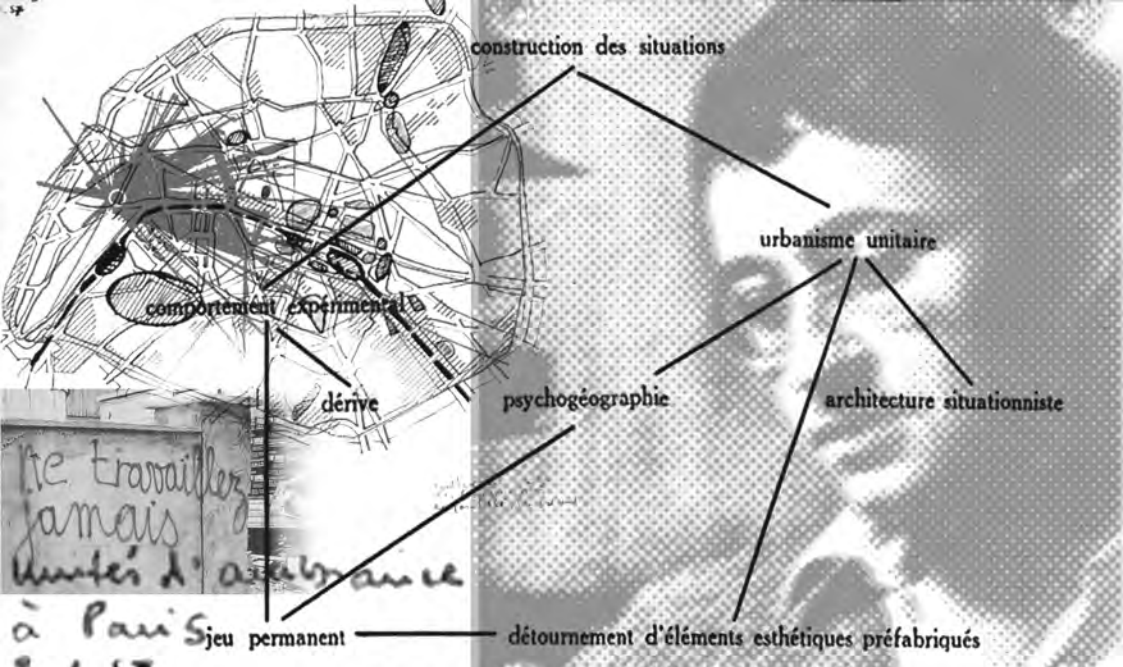
Nostalgique de la nature maintenant fabriqué par l'homme. Les surréalistes n'auront de cesse de dénoncer les effets négatifs de l'industrialisation, ne laissant plus place ni à l'imaginaire, ni à la subjectivité.

Au delà des écrits fournis sur la question du parcours des surréalistes , sans jamais être vraiment explicite, **André Breton** expérimentera de dessiner une carte de Paris de différentes couleurs en fonction de ses lieux attractifs et répulsifs.

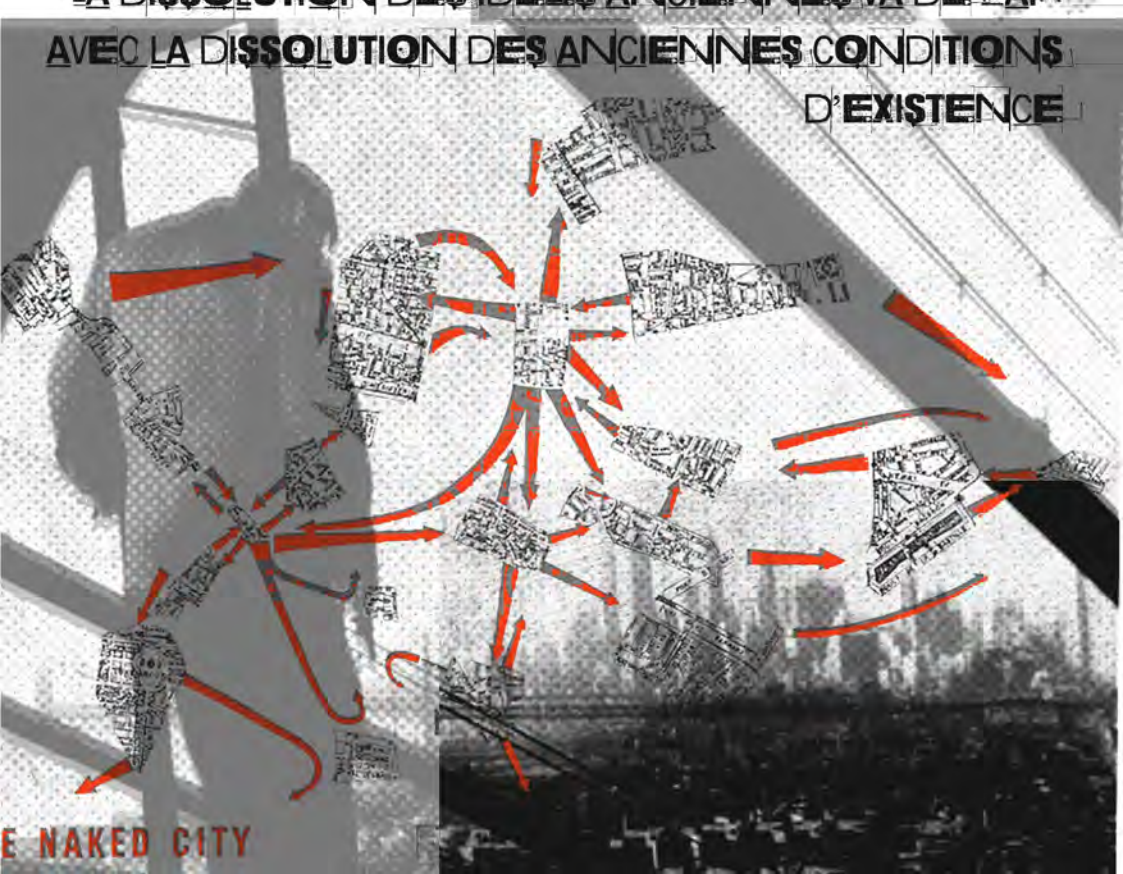
On peut ainsi faire le pont avec la perception sensorielle même influentielle que nous ont laissé les **Situationnistes** plus tard et leur cartographie d'une vision de la ville liquide.

Au travers des enseignements et la critique de cette nouvelle expérience, Les Lettristes et Situationnistes apparaîtront dans le rassemblement des pratiques Dadaïstes et Surréalistes.

1. Oeuvre complète, volume1, 1910-1929, Le Corbusier et Pierre Jeanneret Ed. 11th .Éditions d'Architecture, 1990



LA DISSOLUTION DES IDEES ANCIENNES VA DE PAIR AVEC LA DISSOLUTION DES ANCIENNES CONDITIONS D'EXISTENCE



THE NAKED CITY

DIGRESSION III

**LA DÉRIVE LETTRISTE ET
LES SITUATIONNISTES**

A partir des années 1950, la question de la marche comme pratique esthétique et critique réapparaît au travers d'un collectif révolutionnaire : l'Internationale Lettriste qui deviendra plus tard l'**International Situationniste (I.S)** (1957).

Ce mouvement initié par **Guy Debord** et associé à des artistes européens comme **Asger Jorn, Pinot Gallizio, Jil J. Wolman, Constant**. Il utilisera cette forme d'anti-art pour dénoncer le capitalisme d'après guerre, en créant un lien entre art et révolution.

Il publiera une série de revues : **Potlach** à usage des néophytes pour diffuser les avertissements et l'explication de leur doctrine.

Il partira d'un constat sur la pauvreté de la pratique de la ville, conditionnée au seul déplacement fonctionnel. Il fera le lien entre l'ordonnance rationnelle de la société capitaliste et le déterminisme de la trajectoire dans la ville.

La ville devient un terrain de jeu pour les situationnistes, qui seront à l'initiative entre autres détournements de la **théorie de la dérive (1956)**¹.

La dérive : Mode de comportement expérimental lié aux conditions de la société urbaine : technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Se dit aussi, plus particulièrement, pour désigner la durée d'un exercice continu de cette expérience.

Revue n°1 : Internationale Situationnisme, Potlach, Définition Guy Debord

Selon eux, la dérive doit pouvoir se situer dans la réalité du monde urbain, de la vie quotidienne. Cette dérive a pour but de faire prendre conscience collectivement et cognitivement de son environnement. Elle est un projet de recherche qui met en lien des points remarquables de la ville, constituant une trame subjective des lieux entre eux.

De la déambulation surréaliste, qui avait une approche inconsciente de la ville s'ajoute alors la notion de psychogéographie.

Psychogéographie : Etude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus.

Revue n°1 : Internationale Situationnisme, Potlach, Définition Guy Debord

Elle devait présenter sous forme ludique comme des exercices hebdomadaires, l'exploration de la ville à travers des règles qui présupposaient au delà d'une description subjective de l'auteur, de révéler un discours à usage quasi sociologique au lecteur.

Debord donne certaines instructions pour cette pratique, mais pour les situationnistes –

« la construction des situations est une activité qui interdit toute doctrine définitive. »

La société du spectacle et son héritage punk, Andrew Hussey

(Paradoxe libertaire de ce mouvement, qui par le dirigisme de son chef, **Guy Debord** n'hésite pas à bannir ces collaborateurs à chaque opposition.)

La dérive va à l'encontre de la rationalité des trajets dans l'espace urbain.

Guy Debord voulait par cette méthode, étudier les effets des éléments constituant l'espace urbain sur les individus qui pratiquent la ville.

1. Les Lèvres nues n° 9, décembre 1956 et Internationale Situationniste n° 2, décembre 1958

Pour lui, l'architecture, l'urbanisme ont une influence directe sur le comportement et les modes de vie de ses habitants. Elles sont empreintes d'« ambiances » perceptibles par les sens comme les sons, la lumière, l'odeur, le tactile.

Dans cette pratique subjective, l'itinéraire est guidé par l'émotion.

Il dénonce l'éloignement du sensible et de la notion de bonheur, de plaisir dans la pratique de la ville moderne.

Les situationnistes dessinent ainsi des cartes psychogéographiques qui délimitent l'espace et le parcours.

Ces cartes fragmentées concrétisent une pensée analytique et psychologique de l'espace urbain en le redéfinissant. Elles dessinent des géographies émotionnelles.

En juxtaposant ces destinations séparées, elles révèlent une fragmentation des espaces pour le travail, pour les loisirs, pour l'habitat.

Les situationnistes notent que dans l'écart spatio temporel qui sépare ces activités propres aux habitants des villes, l'espace {entre} est considéré comme un non lieu, une zone morte. Ce qui révèle le déséquilibre des lieux et leur liaison qui existent dans la construction de la ville moderne.

« Les autres suivaient sans y penser les chemins appris une fois pour toutes, vers leur travail et leur maison, vers leur avenir prévisible. Pour eux déjà le devoir était devenu une habitude, et l'habitude un devoir. Ils ne voyaient pas l'insuffisance de leur ville. Ils croyaient naturelle l'insuffisance de leur vie. Nous voulions sortir de ce conditionnement, à la recherche d'un autre emploi du paysage urbain, de passions nouvelles ».

*Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps,
Œuvres cinématographiques, Guy Debord, 1959 ¹*

La dérive est en opposition avec le conditionnement, le cloisonnement de la ville, la canalisation des parcours et la déqualification des lieux. Elle doit briser l'enfermement, s'affranchir des contraintes spatiales.

Le vide, les zones oubliées, les terrains vagues sont mis en avant dans la théorie situationniste. Ils deviennent le devenir d'une ville ouverte. Ce sont les lieux de liberté, d'imagination et de rêveries.

Le situationniste **Ralph Rumney** dira dans **un Entretien avec Alain Pierre Pillet ²** :

**« On nous impose où il faut aller, par où il faut marcher. Et la dérive c'est le contraire...
On découvre des parcours inapparents dans les villes, dans les cités, dans les rues. »**

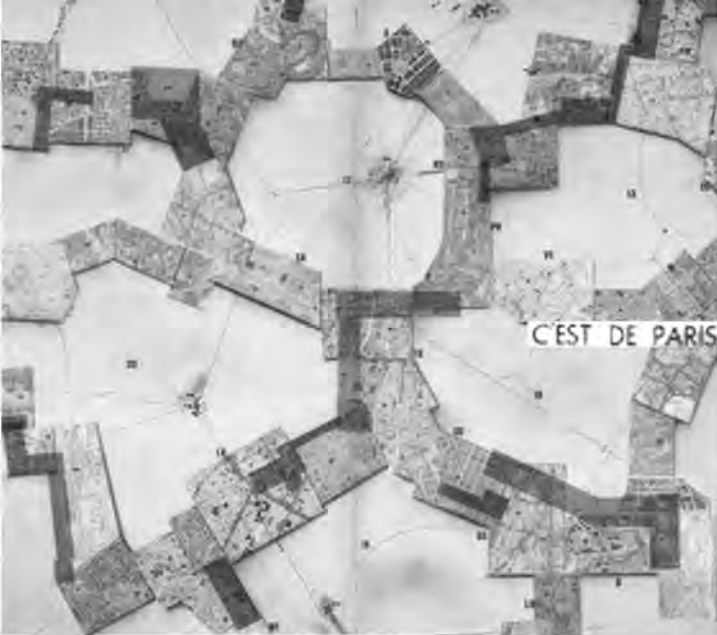
Les ultimes dérives d'un auto-stoppeur, 2002 ²

La dérive doit permettre de sortir de l'habitude, de la répétition, de l'accoutumance, donc de la banalisation de l'espace architecturale.

Cette approche sera reprise par le mouvement **Stalker**, que nous aborderons dans la prochaine digression.

1. Œuvres cinématographiques complètes 1952-1978, Guy Debord, Ed. Champs libre, 1978

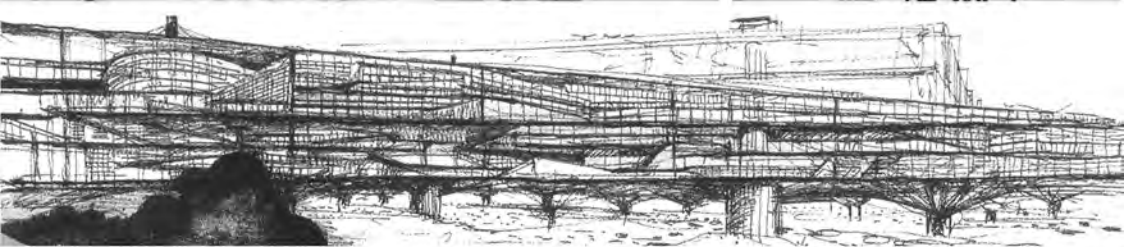
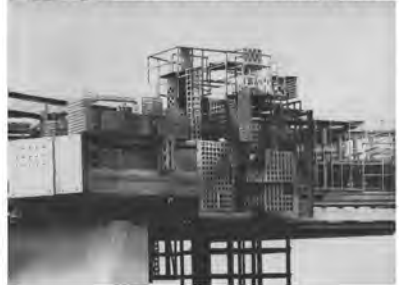
2. Archives et documents situationnistes n°2 automne 2002, collectif, Ed. Denoel



C'EST DE PARIS



QUE VIENNENT LES DIFFICULTÉS



Constant



Le construction des villes sera l'affaire de tous quand le dernier urbaniste aura été pendu avec les tripes du dernier pédagogue.

NEW BABYLON

Toujours investi dans l'exploration urbaine, les situationnistes adopteront un caractère plus politique à leur thèse.

Ce mouvement sera directement inspiré par des théories urbaines de cette époque.

Tout d'abord par le projet de ville anticapitaliste dessiné par **Constant Nieuwehuys**, dit **Constant**, qui participera au groupe **I.S.** et qui en fut évincé, pour des raisons propres au ambiguïté de Guy Debord, et par les écrits de l'architecte **Asger Jorn**, *Image et Forme* publiés dans la revue *I.S* n°15.

L'international lettriste adoptera en 1953, le *Formulaire pour un urbanisme nouveau*¹, rédigé par **Gilles Chtcheglov**, dit **Gilles Ivain**, qui cherchait à concevoir un modèle d'architecture en réaction à la fabrication de l'espace à but productiviste.

« L'architecture est le plus simple moyen d'articuler le temps et l'espace, de moduler la réalité, de faire rêver. Il ne s'agit pas seulement d'articulation et de modulation plastique, expression d'une beauté passagère. Mais d'une modulation influentielle, qui s'inscrit dans la courbe éternelle des désirs humains et des progrès dans la réalisation de ces désirs.

L'architecture de demain sera donc un moyen de modifier les conceptions actuelles du temps et de l'espace. Elle sera un moyen de connaissance et un moyen d'agir.

Le complexe architectural sera modifiable. Son aspect changera en partie ou totalement suivant la volonté des habitants... »

Formulaire pour un urbanisme nouveau, Gilles Ivain

Il développe la notion d'un **urbanisme unitaire**², contre l'ordre établi. Cet urbanisme est plus un instrument contestataire contre l'urbanisme de ces contemporains qu'une doctrine à part entière. Ce programme ne devait plus être régi par l'organisation dominante de la société (travail, famille, automobile) ni par l'économie, la politique et la standardisation. En voici quelques articles :

« L'urbanisme n'existe pas : ce n'est qu'une « idéologie », au sens de Marx. L'architecture existe réellement, comme le coca-cola : c'est une production enrobée d'idéologie mais réelle, satisfaisant faussement un besoin faussé. Tandis que l'urbanisme est comparable à l'étalage publicitaire autour du coca-cola, pure idéologie spectaculaire. Le capitalisme moderne, qui organise la réduction de toute la vie sociale en spectacle, est incapable de donner un autre spectacle que celui de notre propre aliénation. Son rêve d'urbanisme est son chef-d'œuvre ».

« La circulation est l'organisation de l'isolement de tous. C'est en quoi elle constitue le problème dominant des villes modernes. C'est le contraire de la rencontre, l'absorption des énergies disponibles pour des rencontres, ou pour n'importe quelle sorte de participation. La participation devenue impossible est compensée sous forme de spectacle. Le spectacle se manifeste dans l'habitat et le déplacement (standing du logement et des véhicules personnels). Car, en fait, on n'habite pas un quartier d'une ville, mais le pouvoir... »

« Programme élémentaire du Bureau d'urbanisme unitaire », Internationale situationniste, n°6, août 1961, Attila KOTÁNYI & Raoul VANEIGEM

1. Internationale situationniste no1, juin 1958

2. Internationale situationniste, numéro 3

Constant, lui, tentera d'en écrire les préceptes à travers le projet utopiste de *New Babylon*, qui avait pour concept de créer une ville en interaction avec de nouvelles situations en perpétuel renouvellement : ceci afin de transformer la réalité de la vie quotidienne. Il construira une série de dessins et de maquettes pour exposer ses thèses. Malheureusement, sa conception se releva trop proche de l'architecture moderne de ces contemporains qu'il dénonçait : utilisation des pilotis, du plan libre, des toits terrasses, des sols libres pour libérer la circulation et ce, malgré une volonté de créer *une poésie à loger*. Voici les limites d'une utopie appliquée à la réalité. Cette ville était loin d'une exemplarité écologique, dont la plupart de ces lieux étaient artificiellement éclairés et ventilés.

Les situationnistes critiquaient de façon véhémement l'architecture et l'urbanisme moderne qu'ils jugeaient beaucoup trop fonctionnels, au service d'un système politique qu'ils dénonçaient. Ils souhaitaient changer la conception de l'espace des villes afin de rendre à ses habitants la possibilité de vivre des moments de jeux et d'émotion.

Ils s'inspireront d'ailleurs du concept de l'*Homo Ludens*, développé par l'historien **Johan Huizinga**, dans son *Essai sur la fonction sociale du jeu* (1938), qui écrit :

La pratique ludique « *est une action libre...située en dehors de la vie courante...une action dénuée de tout intérêt matériel et de toute utilité.* »

Johan Huizinga, Essai sur la fonction sociale du jeu (1938) {Ed.Gallimard 1995}

Pour eux, agir sur la ville de cette façon permettrait aux citoyens de vivre autrement, de créer des valeurs et des comportements différents que la ville toute marchande et planifiée imposait.

Tout comme les surréalistes, ce mouvement sera critique de la *machine à habiter*¹ de **Le Corbusier** et sa conception internationale de l'architecture guidée par le **CIAM** (*Congrès Internationaux d'Architecture Moderne*) et par La **Charte d'Athènes**.

Il ne manquera pas de l'insulter à chaque publication dénonçant le fonctionnalisme de son urbanisme qui efface les rues, sépare les travailleurs, supprime la communication entre eux et les entasse dans des « cités dortoirs ». Une planification exclusivement tournée vers la « Société industrielle » et le culte de la consommation.

La segmentation des usages et la géométrie ordonnée de sa ville moderne sont à l'opposé de la spontanéité de la pensée situationniste et de l'échange social. Le caractère radical de son idéologie, à la limite du fascisme sera un combat de plus pour les situationnistes. Il faut noter l'empreinte Anarco-Marxiste du mouvement Situationniste pour comprendre l'antagonisme de ces modes de penser.

Le **mouvement international pour un Bauhaus imaginiste**, proche des situationnistes dont **Asger Jorn** faisait parti disait à la conférence à Alba en septembre 1956 :

« *La maison n'est pas une machine à habiter, et l'architecture est au-delà de ces préoccupations. La maison n'est pas une machine à habiter parce que l'homme n'est pas une machine...* »

Le développement d'une industrialisation de l'habitat optimisée pour le minimum vital (*Existenzminimum*) insufflé par l'architecte allemand **Ernst May** et repris par **Le Corbusier** et ses disciples sera le fer de lance d'un rejet situationniste, même si celle si répondait à une nécessité reconstructrice d'après guerre. La simplification de ce type de construction était pour eux jugulaire à des problématiques à venir. C'est en cela, que les situationnistes étaient des précurseurs d'une pensée Eco-responsable.

1. Le Corbusier, Urbanisme, cf. Bibliographie

construction était pour eux jugulaire à des problématiques à venir. C'est en cela, que les situationnistes étaient des précurseurs d'une pensée Eco-responsable.

La performance et l'optimisation quantitative des nouveaux éléments indispensables à la ville se faisaient au détriment de la qualité de vie de ces habitants, de leur identité, de leur appropriation. Pour eux, la table rase était le monopole des architectes aliénés par la société capitaliste.

Les situationnistes veulent profondément modifier la société, la bousculer, la déranger, la révolutionner. Ils apportent encore aujourd'hui un questionnement sur la manière de fabriquer la ville.

Ils s'attachent à révéler des détails qui ont une portée sur l'ambiance des citadins. Ils abordent autant la question de la lumière, de la lueur qui n'est pas sans rappeler les flâneurs et leurs *passages parisiens*, ainsi que la laideur de certains espaces qui font référence au **Dada** et leurs espaces sans attrait. La volonté d'agir sur l'ambiance des situations fait directement écho aux états de rêves inspirés par les surréalistes.

Les situationnistes n'étaient pas des réactionnaires qui faisaient de l'architecture vernaculaire un modèle à suivre. Ils étaient même adhérent de la nouvelle technologie pour libérer le travailleur de la contrainte, mais ils dénonçaient aussi les travers.

Debord évoquera aussi un aspect de la ville qui fait directement écho avec l'actualité de nos villes d'aujourd'hui dans un court texte daté de décembre 1959, sur la circulation et sur une critique acerbe de l'automobile.

Le défaut de tous les urbanistes est de considérer l'automobile individuelle (et ses sous-produits, du type scooter) essentiellement comme un moyen de transport. C'est essentiellement la principale matérialisation d'une conception du bonheur que le capitalisme développé tend à répandre dans l'ensemble de la société. L'automobile comme souverain bien d'une vie aliénée, et inséparablement comme produit essentiel du marché capitaliste, est au centre de la même propagande globale...

Il ne s'agit pas de combattre l'automobile comme un mal. C'est sa concentration extrême dans les villes qui aboutit à la négation de son rôle. L'urbanisme ne doit certes pas ignorer l'automobile, mais encore moins l'accepter comme thème central.

La rupture de la dialectique du milieu humain en faveur des automobiles (on projette l'ouverture d'autostrades dans Paris, entraînant la destruction de milliers de logements, alors que, par ailleurs, la crise du logement s'aggrave sans cesse) masque son irrationalité sous des explications pseudo-pratiques. Mais sa véritable nécessité pratique correspond à un état social précis. Ceux qui croient permanentes les données du problème veulent croire en fait à la permanence de la société actuelle.

Les urbanistes révolutionnaires ne se préoccupent pas seulement de la circulation des choses, et des hommes figés dans un monde de choses. Ils essaieront de briser ces chaînes topologiques, en expérimentant des terrains pour la circulation des hommes à travers la vie authentique.

Debord, revue de l'Internationale situationniste, numéro 3

Il semble que les préoccupations passées des thèses situationnistes sont encore belles et bien d'actualité dans nos villes qui manquent cruellement d'humanité aujourd'hui.



LA PANTERA

STUDENTI

AMERICA

ROMA

LADINA

Algunos dicen que los estudiantes...

El edificio...
El edificio...
El edificio...

DIGRESSION IV

**LE COLLECTIF STALKER ET
LA PROMENADOLOGIE**

Le manifeste Stalker 1993 Rome

Ce collectif italien qui naît en 1993 est en lien direct avec la pensée de dérive et révolutionnaire des Situationnistes. Il entreprend de faire des recherches et des actions sur le territoire et plus particulièrement sur les vides urbains.

Il dénomme ces territoires comme *actuels* pour les confronter à lieu en *devenir*.

Ce sont les espaces interstitiels, marginaux, abandonnés, inexplorés, ou en transformation.

Ils représentent la mémoire et le devenir, à travers l'inconscient du système urbain.

Ils sont des espaces de conflit, entre la nature et l'artifice.

L'angle de leur recherche tente de démontrer l'intensification des capacités perceptives dès lors que nous passons d'un espace du quotidien, sûr, policé à un territoire vierge incertain.

Le collectif Stalker met en avant l'importance de l'expérience directe dans la pratique de la ville pour comprendre ces espaces et en démontrer leurs capacités expressives et positives.

Il faut défendre ces territoires qui ont laissé place à de nouvelles formes de nature et ceux là même au cœur des villes.

« ...le ciment, dont la terre a été recouverte, éclate, la terre émerge sous des formes nouvelles »

Le manifeste Stalker, 1993 { cf.biblio }

C'est en 1990, qu'apparaît le collectif sous l'égide des blocages des universités italiennes par les étudiants en révolte sous le nom de **Pantera**. Il faisait référence à une fable urbaine qui racontait l'histoire d'une panthère évadée d'un zoo et qui apparaissait à des lieux différents de Rome et disparaissait aussitôt. Celle-ci fut par la suite un de leurs étendards. Ce mouvement initiera l'annexion des territoires *d'entre deux* par les étudiants dans la *ville musée* qu'était devenu la capitale italienne par un détournement usuel des parcs et jardins de la ville.

À la même période le collectif **Multiplicity** est créé à Milan par l'architecte **Stefano Boeri**, qui définira des actions internationales à travers l'environnement physique, pour traiter de l'urbanisme de la géographie, de l'architecture, de l'économie et des arts visuels.

Leur première action démarre en 1993, par une marche de 5 jours : « *Grand tour de Rome* » pour arpenter les espaces en marge et abandonnés. Le but étant de comprendre ces morceaux urbains délaissés et d'en réinventer leurs pratiques.

Le manifeste Stalker est écrit en 1995 dénonçant la rationalité et le tourisme des grandes villes. Il cherche à créer une alternative et une résistance à la cristallisation des villes en redécouvrant leur réalité, en reprenant la dérive urbaine comme thématique principale.

Le nom de **Stalker** faisait directement référence au film de **Tarkovski** 1979 qui mettait en scène un *no man's land* en URSS interdits aux habitants et protégés par les autorités. Seul les passeurs nommés Stalker proposaient de les y guider.

Comme les situationnistes, il montre que l'exploration et le déplacement aléatoire sont les moyens de révéler les richesses de territoire du vide.

La notion d'*espace vide* ne doit pas être interprété comme un non lieu, mais comme un espace en devenir, en développement. Il doit offrir d'innombrables possibilités pour réinventer le lieu.

Le vide peut être défini par l'absence de construction, mais redéfinir ces espaces résiduels ne veut pas dire de les saturer mais de les remplir de signifiant.

En 2000, c'est un groupe d'artistes allemands **Alias** qui reprend cette thématique et invente le terme de **promenadologie**, se définissant comme un outil à découvrir.

Pour eux, le paysage résulte de notre imagination.

Il se concentre essentiellement sur l'exploration des paysages oubliés, inexplorés, ou détruits.

La **promenadologie** est une trajectoire sans but, ni géographie définie. Elle est aléatoire mais avec un but de recherche. Elle nécessite pour s'y abandonner de sortir des sentiers battus et des lieux touristiques organisés, de s'échapper des règles du parcours prédéterminées de la ville.

A travers une exploration des vides de la ville et en se concentrant sur des détails, parfois cachés, cette pratique délaisse l'impersonnalité et l'immensité des villes contemporaines.

Elle cherche à appréhender l'architecture à travers l'imaginaire que nous évoquent les territoires, et de construire une réflexion sur la réalité de la cité, en déceler ces véritables enjeux et pathologies.

La **promenadologie** doit se pratiquer comme un oubli de ce qui nous a précédemment été enseigné. Le sujet fondamental est l'observation du présent du moment. Révéler l'extérieur par son négatif, le plein par le vide, la surface par l'intérieur. Ainsi nous pouvons redéfinir l'architecture dans ce qu'elle a d'imperceptible.

Elle se fait à l'opposé de la promenade architecturale de Le Corbusier, qui quand bien même mettait en valeur l'importance du corps et du regard dans l'exercice du projet architecturale, fabriquait une mise en scène consciente pour diriger inconsciemment son sujet.

Les espaces même délaissés ont une empreinte historique.

Le vide est un espace d'exploration mystérieuse qui a besoin d'être découvert. Sa lecture est interprétation, inconsciente et poétique. Elle s'oppose à la ville où tout est indiqué.

La notion du vide ramène à une réflexion sur la temporalité, développée par **Paul Virilio** dans son intervention *aux Colloques Metropolis à la Cité de l'architecture en avril 2011*,

« Le vide parle de mouvements et de la circulation, et donc de la profondeur de champ. On entre alors dans la question de la perspective spatiale, celle du quattrocento, qui est lié au vide. Mais on parle aussi de la vitesse du déplacement, puisqu'on parle du mouvement ; nous sommes donc plus dans la profondeur de champs, mais dans la profondeur de temps, c'est à dire une perspective temporelle. »¹

La notion du vide urbain a de multiples supports pour être matérialisé (les terrains vagues, les zones industrielles, les friches, les grandes infrastructures désaffectées), mais aussi les cours privés. Souvent délaissés ces lieux offrent une empreinte sans suivi officiels, et permettent une autre pratique de la ville.

La **promenadologie** permet donc de découvrir et d'analyser les territoires perdus en contradiction avec la ville rationalisée et contrôlée. Elle offre à son adepte la réactivité, la réappropriation personnelle de l'espace : un autre visage de la ville.

Pour les architectes, elle lui offre la liberté de comprendre le site et d'en extraire l'expression véritable en requalifiant ces territoires et en les rendant lisible et compréhensible pour ses habitants.

Ce qui est soulevé par **Le mouvement Stalker** est la reconnaissance de n'importe quel lieu comme espace habitable et habité, en constante évolution et historicité.

L'immatérialité du lieu n'est pas pour autant, dénuée d'existence.

1. cf. Bibliographie



Les illusions de la modernité

Par HENRI LEFEBVRE *

L'urbanisation n'a pas répondu à l'espoir d'une civilisation nouvelle.
De nouveaux rapports de domination et de dépendance se sont multipliés.
Le droit à la ville implique une conception révolutionnaire de la citoyenneté.



VILLE

NOUVELLE



MOURBENX

FILIATION

V

PARALLELE

LA REVOLUTION URBAINE

HENRI LEFEBVRE

Philosophe, sociologue et penseur des années 1960, **Henri Lefebvre** a de commun avec les Situationnistes qu'il n'a cessé de se préoccuper de la question urbaine.

En 1946, il écrit *La critique de la vie quotidienne*, qui fera un constat sur la nécessité de réinventer le quotidien : changer la ville pour changer la vie.

Les Situationnistes et Henri Lefebvre entretiendront une relation aussi brève qu'enrichissante. Ces deux protagonistes s'octroyant l'un et l'autre la paternité de cette pensée.

Il publiera un autre ouvrage en 1968, *Le droit à la ville*, qui inspirera un bon nombre des futurs activistes du mouvement étudiant de mai 68.

Henri Lefebvre fait une analyse critique des mutations urbaines des années 1950-1960. Il diagnostique une crise de la ville résultant de l'industrialisation, de la société de consommation et du capitalisme.

Cet ouvrage philosophique autant que politique tente de rendre possible un droit à la ville dont ses habitants ont été dépossédés.

Il revendique l'urbanité comme une organisation spatiale des liens entre les rapports sociaux.

Dans un entretien de la série **URBANOSE** pour la télévision canadienne en 1972.

Henri Lefebvre développera une partie de sa théorie.

{cf. les citations en italiques qui s'en suivent : Entretien URBANOSE*}.

Tout d'abord, il définit la période urbaine, comme la suite de la période rurale, et industrielle.

Cette transition de l'ère industrielle à l'ère urbaine est allée plus vite que la pensée et l'action dans la ville, ce qui a engendré une profonde problématique sociétale.

Pour lui, les pratiques urbaines devront radicalement changer pour résoudre les problèmes mondiaux inhérents aux grandes villes.

Il n'y a pas encore de véritable réflexion sur la notion du temps et de l'espace dans l'espace urbain, ce qui ne fait qu'amplifier le phénomène.

La ville fabrique une ségrégation spatiale et sociale de la société.

A l'origine, il revient sur le rapport ambivalent et l'interdépendance qui coexistent entre l'espace de la ville et celui de la campagne. La problématique de la question urbaine serait du à la séparation de ces territoires. Elles ne sont pas une synthèse harmonieuse.

(Il fera historiquement référence à la réforme agraire résultant de la révolution chinoise et russe, pour étayer la question de la propriété du sol et de la problématique urbaine.)

Ce qui entrainera : une stratification de nouveaux ensembles, à une ghettoïsation des différentes classes.

« **Construire pour les riches, construire pour les pauvres.** »*

Henri Lefebvre fait référence aux espaces périphériques, et aux villes nouvelles, qui n'ont pas d'identité.

Tous les éléments de la vie sociale ont été séparés les uns des autres, sous prétexte de fonctionnalisation. Les villes d'autrefois n'étaient pas spécialisées. Les espaces étaient poly fonctionnalisés. Il cite comme exemple la *place du marché* d'antan qui faisait appel non seulement au mercantile mais aussi au rassemblement politique.

Il constate que la ville d'aujourd'hui ne se construit que sur la consommation.

La commercialisation suppose l'isolement de chaque espace en fonction spécialisé et par une division parcellaire du travail.

« **L'espace spécialisé est un espace mort** »*

Il ne remplit qu'une fonction à un moment donné, d'où la perte de ces espaces comme les bureaux, en particulier.

H.Lefebvre fera aussi une critique virulente sur la science de la vie sociale, l'urbanisme, et son organisation des espaces.

Les espoirs de l'urbanisme des années 60 sont pour lui un échec absolu, résultant de considération idéologique et de mesure administrative prise entre le pouvoir et les intérêts privés.

La considération de la notion du temps et de l'espace doit être prise en compte au delà de la considération administrative. Il parlait de l'urbanisme de cette époque comme devenu le mythe d'une technocratie. Il dénonçait les technocrates aux services des financiers privés ou d'état. Inhérent à la rentabilité immédiate et à court terme.

Il dénonce les techniques dites modernes de la vie quotidienne qu'il juge élémentaires voire comme dépassées.

«*L'automobile a tué les villes, la vie urbaine*»*. Ce bien de consommation dit durable est fabriqué sur une obsolescence programmée et un instrument de déculturation.

La faillite de l'urbanisme a des causes multiples mais la disparition de la représentation de l'espace habité en est une des plus conséquentes.

La perte de l'espace habitable qui n'est autre que la base de l'activité humaine aussi importante que le jeu, l'amour, le rire ne semble plus exister dans la ville moderne.

Elle ne permet plus l'imagination.

Seul les poètes et les philosophes réhabilitent encore cette notion.

Pour lui, les architectes sont passés à coté de cette question, en particulier Le Corbusier. L'œuvre dite révolutionnaire de Le Corbusier est en fait l'œuvre d'un projet architectural du capitalisme, d'ou son universalisme.

La notion de l'habité, c'est perdue dans la fonctionnalisation de l'habitat. Les fonctionnalistes séparent tous les éléments, dans des espaces spécialisés

Le fonctionnalisme oublie la fonction ludique, la fonction symbolique de l'espace.

La fonction du vécu.

Les espaces ne disent plus que des choses sur eux même. Même dans son approche informative ils sont insignifiants. L'homme de la ville ne peut se résoudre qu'à subir l'espace qu'on lui impose. Ce n'est que dans l'appropriation libre des espaces, que le citoyen lui redonne un véritable usage. Alors que l'urbanisme officiel en donne une valeur d'échange et commerciale.

C'est dans la transformation complète des pratiques urbaines et sociales qu'**Henri Lefebvre** désignera la **Révolution urbaine**¹, pour modifier les pratiques de l'ère industrielle à usage de l'ère urbaine.

Il faut pour lui réinventer un langage urbain approprié que seuls les pouvoirs politiques et financiers détiennent et diffusent.

Il dénoncera la mystification participative des habitants des villes à l'élaboration des projets où ils n'étaient finalement que spectateurs.

Il prendra comme exemple la ville nouvelle de Mirail à Toulouse, qui élaborera une présentation d'un projet pour environ 150 000 habitants et qui n'aura qu'une participation d'environ 300 habitants au titre d'un projet construit par concertation citoyenne.

1. *La révolution urbaine*, Henri Lefebvre, Art : Espace- temps 1992

{https://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_1992_num_49_1_3846.pdf}

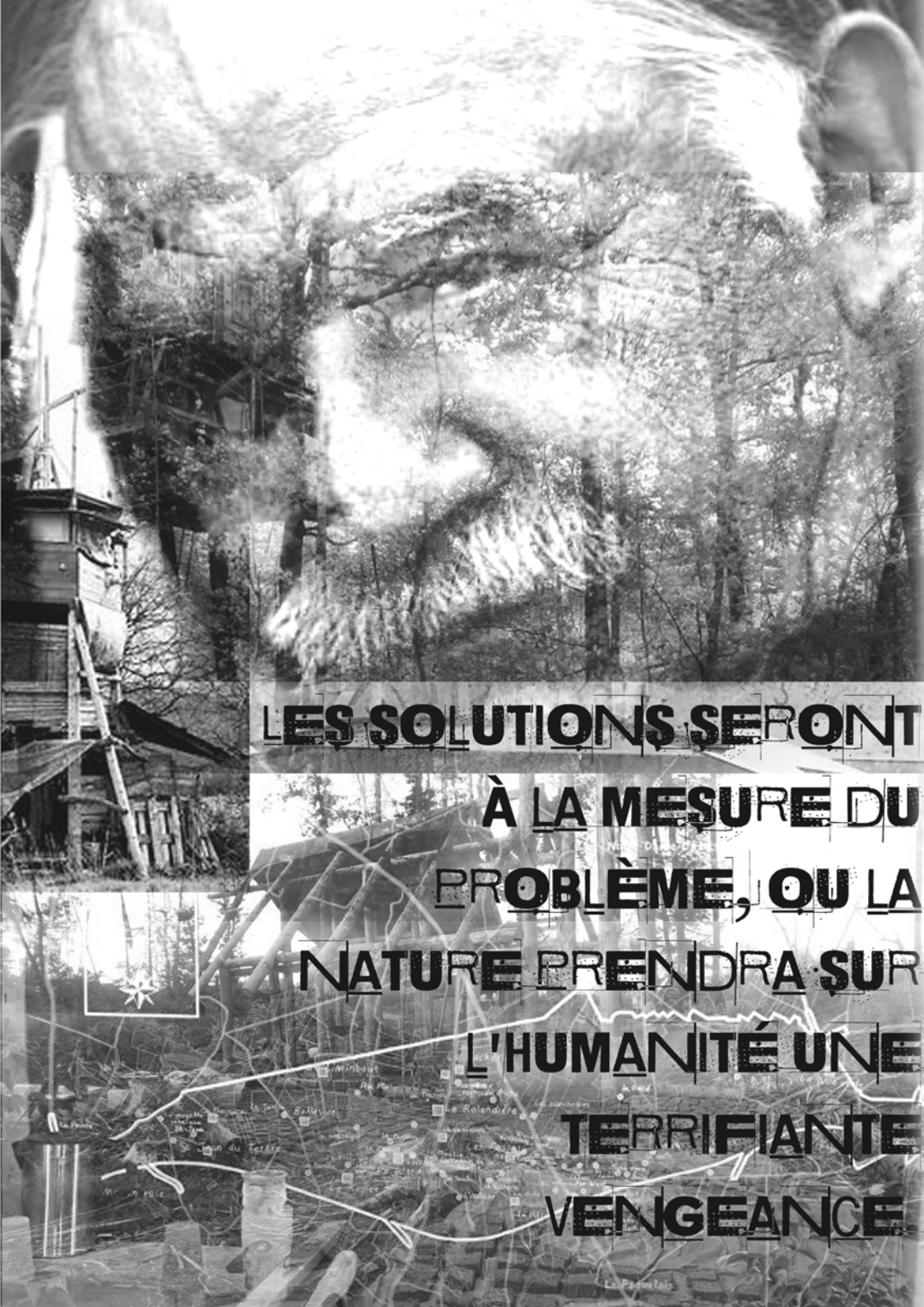
La vie urbaine n'est pas celle d'autrefois, elle doit être constituée par les préoccupations de sa population et de sa survie.

L'agora pour les grecques antiques, le marché pour l'époque médiévale ont su inventer leur espace pour organiser la vie urbaine. A défaut de croire que les nouveaux espaces de l'automobile ont été produits par la volonté du vivants mais plutôt de la machine consommatrice inhérente à la société capitaliste. Cela même empêchant la réelle circulation des humains : juste une société concentrée autour des flux – l'éphémère prenant le dessus sur le durable.

...la vie quotidienne. Elle a un rapport profond avec toutes les activités, et les englobe avec leurs différences et leurs conflits : elle est leur lieu de rencontre, et leur lien, et leur terrain commun. Et c'est dans la vie quotidienne que prend forme et se constitue l'ensemble des rapports qui fait de l'humain - et de chaque être humain - un tout. En elle se manifestent et s'accomplissent ces relations qui mettent en jeu la totalité du réel, bien que sous un certain aspect toujours partiel et incomplet : amitié, camaraderie, amour, besoin de communication, jeu, etc. La substance de la vie quotidienne, l'humble et riche "matière humaine", traverse toute aliénation et fonde la "désaliénation". Si nous prenons dialectiquement et dans leur sens plein les mots : nature humaine, nous pouvons dire que la critique de la vie quotidienne étudie concrètement la nature humaine.

Critique de la vie quotidienne, Henri Lefebvre 1958

La ville doit être réinventé.



**LES SOLUTIONS SERONT
À LA MESURE DU
PROBLÈME, OU LA
NATURE PRENDRA SUR
L'HUMANITÉ UNE
TERRIFIANTE
VENGEANCE.**

FILIATION

VI

PARALLELE

DE BOOKCHIN AUX ZAD

Je voudrais finir ce mémoire en évoquant différentes expériences qui me paraissent être une filiation directe à une vision critique urbaine et anticonformiste des différents groupes précédemment développés.

La problématique de nos villes contemporaines pourrait se résorber en se vivant de l'intérieur, de sa proximité et de sa particularité.

Murray Bookchin (1921- 2006), intellectuel américain des années 1970, invoque la ville pour créer un nouveau modèle de société et non plus seulement sur un état des lieux. Il tente d'apporter une réponse théorique en développant deux thématiques fondatrices pour sortir la société urbaine de son impasse.

Le municipalisme libertaire et l'écologie sociale.

Pour lui, refonder le lien entre les habitants et la ville, prend essence sur nos sociétés pré-alphabétisées et leurs valeurs qui permettaient de part un sentiment d'appartenance à la communauté, de générer une unité et une harmonie avec leur environnement.

La problématique des mégalo-poles serait de tout centraliser, uniformiser, simplifier et diriger. Cette gestion des grandes villes génèrerait une incompatibilité avec une société écologique, puisqu'elle tend à annihiler les écosystèmes.

Il voit dans l'anarchisme la condition nécessaire pour recréer une société bâtie sur l'éco-responsabilité, avec l'idée de créer un projet politique, le **municipalisme libertaire**.

En faisant le constat que la ville illimitée capitaliste exerce des problématiques endémiques urbaines et architecturales.

Il prendra la référence du projet écologique radical porté par **Alfonso Martinez Rizo**, membres de **la CNT**. (Confédération National des travailleurs), qui apparaît au cours de la moitié du XXème Siècle en Espagne.

En pleine guerre d'Espagne, ce courant réfléchit sur une action des classes populaires pour bannir celle de l'Etat à un niveau plus restreint dans la Cité.

La ville capitaliste est non solidaire, ce qui est intrinsèque à son idéologie.

Elle normalise les comportements sociaux et hiérarchise ses rapports.

Elle est énergivore ce qui est exponentielle à sa croissance.

En constatant, comme le soulève **H.Lefebvre**, l'interdépendance de la ville face aux campagnes, qui peut être nuisible à son fonctionnement. Bookchin évoque la nécessité de recréer un lien entre elles, ou d'atteindre une certaine forme d'autonomie de la ville face aux campagnes, en valorisant les paysans.

La ville doit se limiter. Elle doit avoir une démographie et une géographie restreinte pour être indépendante.

L'accès aux ressources agricoles et naturelles doit exister au sein même de la ville. (Aménagement de potager, faire entrer la nature en ville).

C'est un projet citoyen d'urbanisme écologique et social.

La domination de l'homme sur la nature tend à rendre l'homme dominant sur lui même.

L'homme doit se libérer du capitalisme, pour réussir à vivre une société basée sur l'Eco responsabilité.

Comme les situationnistes, **Bookchin** préconise une utilisation raisonnée de la technologie avancée de nos sociétés pour libérer l'Homme à des fins politiques. Il n'est pas un fondamentaliste écologique, comme un anarchiste radical. L'anarchisme est juste un support de désaliénation du pouvoir pyramidale de nos sociétés.

Comme le notaient les courants d'avant-garde, l'interaction de l'homme avec son environnement est fondateur d'un lien social. Elle commence par une approche réductrice du territoire pour fédérer un ensemble plus conséquent. La vie publique comme la ville publique doit exister à travers une échelle réduite qui rend possible sa gestion politique, sociale ou économique. Elle doit se démocratiser contre la décision d'un pouvoir centralisé :

Une reconnaissance citoyenne du territoire comme l'élaboration directe du projet.

Plus que jamais, l'accent doit être mis sur le fait que tous les problèmes écologiques sont des problèmes sociaux.

Murray Bookchin et l'écologie sociale, Vincent Gerber, 2013¹

Bookchin veut créer des Communes libres, qui font directement référence à la Commune de Paris et son autogestion (1871), en lien avec d'autres villes ou d'autres quartiers pour créer une organisation fédérale territoriale.

Créer une institutionnalisation des échanges, depuis la rue jusque dans l'ensemble du pays.

Chaque commune dépend de son environnement et de son histoire.

Le dessin de Bookchin tient à sortir le citoyen de sa passivité, visuelle, physique, et intellectuelle. Comme les **déambulationnistes**², nous devons être les acteurs de notre urbanité. La lecture de notre paysage s'apprend ou se subit.

Une nouvelle fois, la référence à la philosophie grecque est fondamentale comme modèle d'une réflexion globale sur notre vivre ensemble, sur notre apprentissage. Notre éducation passe par la pratique, invoquée par **Aristote** et la **paideia**³ (*notion qui tend à rendre le citoyen érudit à ce qui l'entoure*).

Actuellement, les thèses de Bookchin sont le modèle de pratiques expérimentales à travers le monde comme le Rojava au Kurdistan, le Chiapas au Mexique, ou encore dans la ville de Barcelone. Elles tentent non sans difficulté, de créer une démocratie plus directe.

1. Ed. Ecosociete Eds, 2013

2. mot inventé

3. notion d'éducation dans la cité tirée de l'ouvrage, *Ethique à Nicomaque* de **Aristote**.

Pour terminer ce chapitre, il me semblait important d'évoquer un autre type d'expérience locale en lien avec la pensée de Bookchin, et inspiré de la **Contre-Culture**, du rejet de notre ville et de la société marchande. Les **ZAD, Zone à défendre**.

Je ne veux pas en faire l'apologie et dire que c'est notre seule issue, mais elle donne à réfléchir sur la possibilité de vivre autrement.

Elle a vu le jour par contestation envers les pouvoirs publics et promoteurs qui voulaient construire sur des territoires agricoles ou avec une forte biodiversité.

Ces fameux territoires du vide, des zones, semblent ils, que nos précédentes digressions en faisaient l'éloge.

Avec la volonté de créer un nouveau modèle social empreint d'écologie, de liberté, de poésie, ces zadistes tentent d'expérimenter un nouveau type d'habitation en symbiose avec la nature, d'inventer une nouvelle cité avec ses connections, ses points de rencontre, de rassemblement et même ses espaces privés, mais toutes en dehors de toute forme de vie marchande.

Il semble que cela puisse faire écho à notre sujet à savoir, créer des nouveaux modèles alternatifs de notre vivre ensemble.

En fondant une culture de la résistance, une culture de l'abandon, du rejet (du confort moderne) d'un monde qui oublie l'essentiel, la ZAD ne se revendique pas comme étant en retrait de la société mais comme étant la base arrière de nos luttes à venir, de notre émotion et de notre affecte, d'une nouvelle histoire.


J'aime à citer le **Laboratoire d'Imagination Insurrectionnelle**¹, comme définition des possibles de cette alternative sociétale nommé ainsi par **John Jordan** dans *Les communs d'une culture de résistance*, tiré du recueil *Eloge des mauvaises herbes*.(2020)

La ZAD est devenue une nouvelle commune pour le XXIème siècle.

Les communs d'une culture de résistance, John Jordan, 2020

1. *Eloge des mauvaises herbes*. **John Jordan**, Ed. Les liens qui Libèrent, 2020





CONCLUSION

A travers une analyse qui passait d'abord sur la vision, le déplacement, le parcours, l'analyse, la représentation, ces digressions n'ont eu de lien que d'établir un regard alternatif de la place de l'Homme dans son urbanité, de l'Homme dans son environnement.

Vivre une contre-culture face à un état des lieux de l'urgence, paradoxe de ce mot qui est justement même la critique de la société où tout va trop vite, en continuel recommencement.

Le temps, prendre, le temps semble être totalement obsolète dans la société qu'on nous propose. Et pourquoi pas faire l'Eloge à la paresse, contre l'Homme pressé, comme l'écrivait **Paul Lafargue**, dans *Le droit à la paresse*¹.

Avec l'avènement d'une société industrialisée et capitaliste, l'Esthétisme industrielle et internationaliste de l'architecture du début du XIXème siècle qui survient encore aujourd'hui pourrait être l'une des principales raisons pour laquelle des mouvements comme les **Dadas**, les **Surréalistes** et les **Situationnistes** ont critiqué la modernité de leur contemporains.

Il est évident que nous, architectes nous sommes encore éblouis par l'esthétique de nos modernes : Beauté de l'objet, pureté de l'angle droit, préconisation des toits plats et jeux d'ombres sur des murs immaculés.

Mais l'architecture ne doit pas être considérée comme un objet.

Elle est une situation. Elle doit être l'homme et son environnement.

Elle doit être pénétrée de multiples fonctions. Accroître le sentiment d'être, de naître, d'évoluer, de penser, d'exister, de vivre, de rêver, de déambuler.

J'aime à me souvenir de **Francis Bacon**², qui créait ses œuvres avec l'idée même que l'accident était souvent précurseur d'une oeuvre réussie.

Parce que la vie est imparfaite. Construire ne se fait pas sur un simple modèle pur et unique qui oublierait l'inégal du genre humain, du territoire.

N'y a-t-il pas plus jouissif que de se promener dans des territoires inconnus, de se perdre dans une forêt, de découvrir ? Ce qui nous rapproche de notre humanité primaire, de notre rapport à l'Homme, à la nature, à notre enfance.

Effacer le superflu, serait ce la un caractère de construire Eco responsable, on pourrait le penser.

Mais qu'en est il de cette doctrine moderne encore enseigner dans nos écoles d'architecture qui a finalement été absorbé par la société capitaliste.

On pourrait se rappeler d'**Adolf Loos** qui dans *Ornement et Crime*³ (1908) amenait déjà à une architecture réductrice de toute fioriture, du dépouillement. Ce qui était une réaction nécessaire à la primauté du classicisme et de l'art nouveau.

Mais ce projet à l'initiative d'une architecture moderne et du progrès techniques, n'avait en rien une quelconque sobriété écologique.

Il est évident qu'il faut replacer cette pensée dans son contexte historique et que leur approche a pu élever un bon nombre de personnes à l'accession au progrès.

L'avancé technologique de leur temps était un progrès social non négligeable mais qui, par un caractère répétitif omettait la personnalisation du projet architectural.

1. Le droit à la paresse. Paul Lafargue, Ed. Mille et une nuits, 2021

2. Francis Bacon, Entretiens avec Michel Archimbaud, Ed. Gallimard, 1996

3. Ornement et Crime, Adolf Loos, Ed. Rivages, fev.2015

L'utilisation systématique du béton qui s'en suivit, pour fonder des projets toujours plus « puristes » n'était finalement qu'instrumentalisation pour appuyer la pensée généralisée, quasi fascisante d'une société basée sur le marché.

Un projet de société programmatique, trop pragmatique, omettant de considérer la sensibilité, l'émotivité propre à chacun de nous.

On ne peut être qu'admiratif des oeuvres de ces grands architectes, mais on doit se questionner sur leur héritage perverti qui prédomine encore aujourd'hui.

Cet esthétisme qui a pourtant été guidé par des mouvements, eux aussi d'avant-garde, mais avec une approche systématique, rationaliste, fonctionnaliste, hygiénique et qui ont vu dans le pré fabriqué et dans la politique de la table rase, les remèdes à nos maux sociétaux.

Ces mouvements d'urbanisme et d'architecture internationaux ont oublié la singularité de la vie.

N'est ce pas aux avant-gardes d'être les anticipateurs de notre futur, de notre avenir.

A force de penser promotion, industrialisation, répétition nous avons oublié l'essence même de notre mission : celle de l'anticipation. Racontons des histoires et fabriquons les, avec ce qui les entourent.

Soyons les veilleurs du futur, pour ne pas se tromper voyons plus en avant.

Réinventons nos projets d'architecture pour ne pas répondre à la seule demande préconstruite régie par un marché.

Nous construisons pour les hommes, non pour le geste, ni pour nos promoteurs.

C'est cela que les mouvements de la Contre-culture peuvent nous enseigner.

L'éco responsabilité est Contre-culture parce qu'elle est avant tout anti uniformisée.

L'architecte devrait connaître ces idées, ces savoirs faire passés pour ne plus reproduire éternellement des projets multipliables sans personnalités.

Un architecte devrait assimiler le sensible, être contre culture, celui qui n'est pas « à la mode », puisque son travail s'adresse à l'Homme dans son ensemble, dans son écosystème.

Aujourd'hui encore, ne serait ce pas la conséquence de nos problématiques citadines, d'omettre le sens même de la vie des hommes : à savoir notre complexité, notre différence, notre singularité. Les projets ne sont pas des objets qui peuvent se multiplier comme des machines du quotidien et nos algorithmes technologiques.

N'avaient ils pas oublié de penser que l'homme et son environnement prenaient racine dans la nature.

De notre nature et des éléments naturels qui l'entourent.

Nous sommes des constructeurs de l'espace, inventons un nouvel air qui nous rappelle l'importance de créer avec notre urgence.

L'Eco-responsabilité est contreculture : le contrepied de tout ce qui est établi depuis presque 200 ans en terme de production, de consommation dans le domaine de l'urbanisme, de l'architecture et des matériaux.

Construire Eco responsable comme contre-culture amène à revoir tout les processus de pensées, de les réinventer, d'établir une nouvelle culture, une pensée alternative et anticonformiste.

La contre-culture architecturale est une nouvelle forme de pensée révolutionnaire.

Certainement j'aurais du parler des road trip de la **Beat Generation**, des **hippies** et des **beatniks** ...

Du **Land art** et du paysage de **Kevin Lynch**, ou des travaux de **Maspero**, des plateaux du Larzac, de Notre Dame des Landes... J'aurai développé les fondements de la philosophie antique de **Socrate**, qui ont été le fruit d'échange lors de ses promenades dans l'Agora... De **Joris Karl Huysmans**, de **Thomas More**, de **George Simmel**, de **Deleuze**, de **Bataille**, de **Perec**, des urbanistes **Ebenezer Howard** et **Patrick Geddes**, de l'arnachiste **Kropotkine**, de **Vandana Shiva**, de **Rachel Carlson**, de **New York Delire**, d'**Archigram**, d'**Italo Calvino**, de **Prevert**.....

Et j'en oublie puisque chaque expérience poétique ou philosophique est une leçon qui en amène une autre, pour nous surpasser.

Bâtissons une alternative appliquée qui n'aura de cesse d'être à la recherche d'une sobriété extérieure de richesse.

Ce qu'il y a de commun à toutes ces digressions c'est bien la marche (à l'envers), en tant que démarche (subversive) et l'Homme qui, observant son milieu, se laisse surprendre du hasard et en saisit l'utilité.

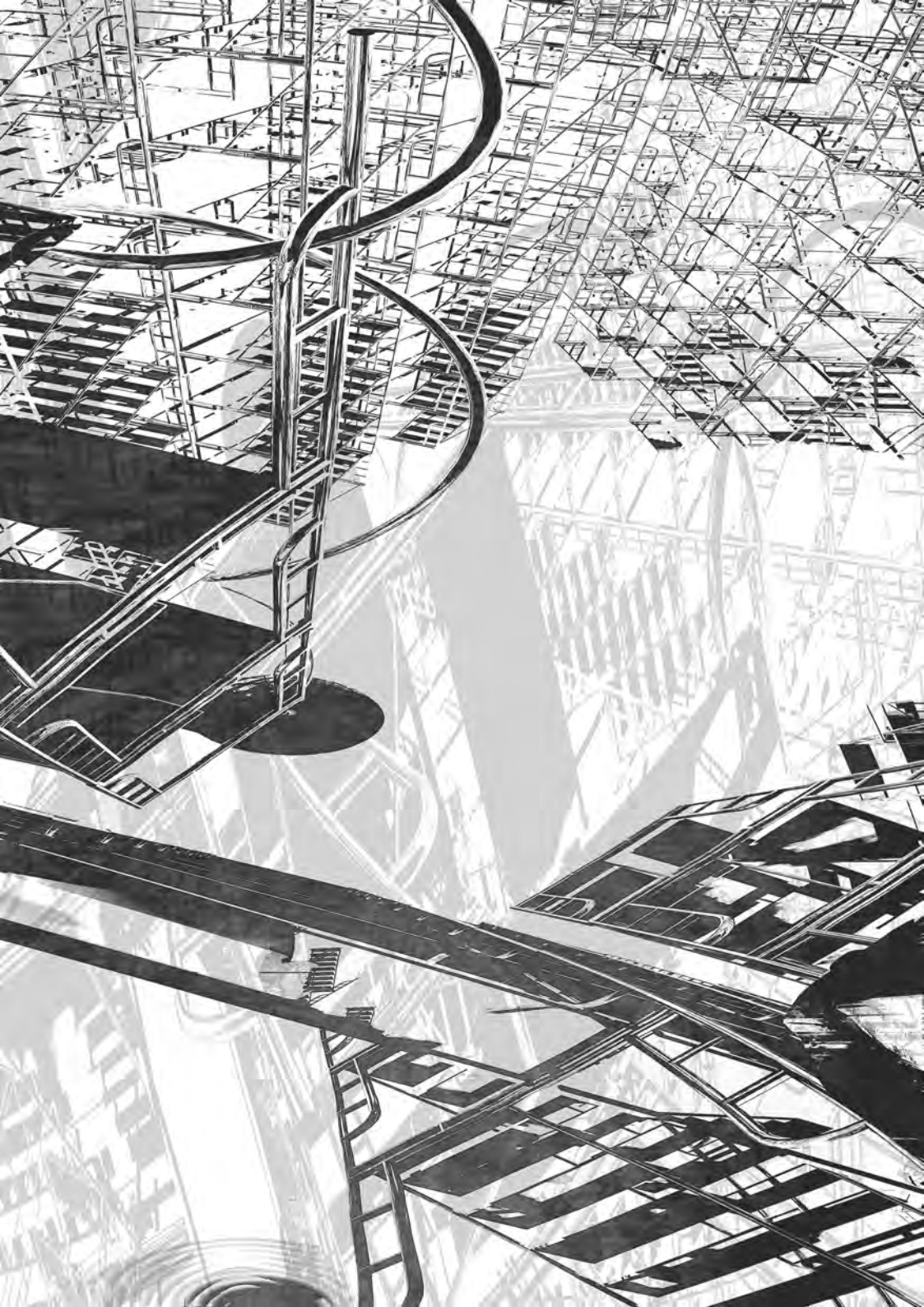
Si les architectes et les urbanismes ne créent pas l'utopisme, alors nous sommes voués à ne jamais être libres.

Laissons place à l'opportunisme, à la sérendipité.

Soyons poètes, soyons situationnistes.

Soyons des marcheurs, des penseurs, des faiseurs.

A nos gardes fous ...





BIBLIOGRAPHIE

- La poésie de l'espace*, **Gaston Bachelard**, PUF 7^e Ed. Quadrige janv. 1998
- Guide pratique à travers le vieux Paris, Maisons historiques ou curieuses, anciens hôtels (édition 1903)*, **Felix de Rochegude**, Ed. Hachette BNF, 2016
- Paris, capitale du XIXe siècle, œuvres III*, **Walter Benjamin**, Ed. Gallimard 2020
- Le peintre de la vie moderne*, **Charles Baudelaire**, Ed. Mille et une nuits, 2010
- L'invention de Paris*, **Eric Hazan**, Ed. Seuil, oct. 2002
- Walkscapes La marche comme pratique esthétique*, **Francesco Careri**, Ed. Actes sud, 2013
- Utopies et utopistes*, **Thierry Paquot**, Ed. La découverte, Paris 2007, 2018
- Béton – Arme de construction massive du capitalisme*, **Anselm Jappe**, Ed. L'échappée, 2020
- L'urbanisme, utopies et réalités*, **Francoise Choay**, Ed. Seuil, 1965
- Penser la ville – Pierre Ansay et René Schoonbrodt*, Ed. AAM, 1989
- Le paysan de Paris*, **Louis Aragon**, Ed. Gallimard, 1926, renouvelé, 1953, déc. 2016
- Poisson soluble*, **André Breton**, Ed. Gallimard, mai. 1996
- Manifeste du Surréalisme*, **André Breton**, Ed. Gallimard, fév. 1985
- Urbanisme*, **Le Corbusier**, Ed. Flammarion, Paris, 1994
- Les situationnistes en ville, sous la direction de Thierry Paquot*, Ed. Infolio, 2015
- Le Mouvement Situationniste, une histoire intellectuelle*, **Patrick Marcolini**, Ed. L'échappée, 1^{er} trim. 2013
- Guy Debord, La société du spectacle et son héritage punk*, **Andrew Hussey**, Ed. Globe, l'école des loisirs, Paris, 2014
- L'Internationale Situationniste*, **Guy Debord**, Ed. Fayard, mai. 1997
- La Société du spectacle*, **Guy Debord**, Ed. Gallimard, Paris, 1992
- La déclaration d'Amsterdam*, **Constant et Debord**, 10 nov.1958
- Constant, New Babylon*, Catalogue du Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofia, 2015
- https://issuu.com/museoreinasofia/docs/constant_ingles_web/312
- Manifeste Stalker*, **Lorenzo Romito**
- Contenu dans *Walkscapes La marche comme pratique esthétique*, **Francesco Careri**, Ed. Actes sud, 2013
- <https://digilander.libero.it/stalkerlab/tarkowsky/manifesto/manifestFR.htm>
- Vers une architecture*, **Le Corbusier**, Ed. Flammarion, sept. 2008
- Le droit à la ville*, **Henri Lefebvre**, Ed. Economica, 3^e édition 2009
- La production de l'espace*, **Henri Lefebvre**, Ed. Economica, 4^e édition, mai. 2000
- Critique de la vie quotidienne, introduction*, **Henri Lefebvre**, Ed. Arche, juin. 1997
- Agir ici et maintenant - Penser l'écologie sociale de Murray Bookchin*, **Floreal Romero**, Ed. du commun, oct. 2019
- Pouvoir de détruire, pouvoir de créer : Vers une écologie sociale et libertaire*, **Murray Bookchin**, Ed. L'échappée, 2019
- Eloge des mauvaises herbes, ce que nous devons à la ZAD*, sous la direction de **Jade Lingaard**, Ed. Les liens qui Libèrent, 2020
- Chemins aux vents*, **Pierre Sansot**, Ed. Payot & Rivages, 2002
- Espèces d'espaces*, **George Perec**, Ed. Galilée, 1974
- Les villes invisibles*, **Italo Calvino**, Ed. Seuil, 1996

FILMOGRAPHIE

Stalker, Tarkovski, 1979, Ed. Potemkine et Agnes.B, 2011

*Entretien avec Henri Lefebvre, dans la série **URBANOSE**, chp.15
pour la television canadienne, 1972
<https://www.youtube.com/watch?v=0kyLooKv6mU>*

*Le droit à la ville de Henri Lefebvre, un film de **Jean Louis Bertuccelli**, 1974
<https://www.youtube.com/watch?v=Bz8nw9mnJQ8>*

*Colloques Metropolis Quand les architectes n'ont pas peur du vide intervention **Paul Virilio**
à la Cité de l'architecture, avril 2011
<https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/paul-virilio-tourne-autour-du-vide>*

MERCI...

*Graphisme et Iconographie : (collage, montage, détournement d'images, oeuvres) : Eric Mille
Grand merci à ma femme et à ceux qui m'ont supporté et m'ont soutenu
A ma famille bien trop grande pour tous les citer, aux acteurs de la formation Construire
Eco-responsable et ses maestros intervenants, aux spectateurs de cette formation, aux
auteurs, aux marcheurs, aux dérives, aux poètes, aux architectes et à notre futur....
Et qui sait à une thèse.....
En hommage à Didier Ghislain, et Matthieu..A leurs Etoiles.....*

DU 2021, Memoire de fin de formation

